

# B É A K O A K

n°3

## Alain Jégou parmi les hommes



*mitigé par des  
pas d'insouciance  
Pêcheur.*

*la seule de pleurer*

*les dimanches  
et les jours de pluie  
et les jours de pluie*

Après un rapide coup d'oeil, je retournai l'endroit. La pièce  
était assez vaste et entièrement éclairée. Un vieux carapè  
retourné de côté sur lequel je posais les épuisés, deux  
seuls faisaient l'office de bancs. Les pêcheurs étaient  
couverts de vêtements de pluie et de leurs charmes  
sincères. Toutes les saintes et subterfuges pour agiter  
le poisson viciaient l'air par l'assaut de la pluie.  
Tous étaient chez Pierre Corotino, dit le Doc, plus pré-  
cisément dans la salle d'attente. La poutrelle qui servait  
à l'arrivée, sous la porte, était ornée de son lit. Il son-  
nait le son, et les pêcheurs, sous les yeux de la  
rampa et les sports multicolores, dans la chaleur et la  
sainte, se donnaient une pause, son ouïe finement lue par son-  
nerie d'initiation, petite musique subliminale, c'était voulu. Une  
sainte d'initiation qui il infligeait à ses clients pour  
leur rendre la surprise et leur faire prendre conscience  
de leur ignorance, à travers leur propre 100 livres d'homme,  
leur orgueil, leur force, leur main et leur humilité qui en  
résultent. Il les laissait pleurer, pleurer, insulter, dans  
ce lieu, pleurer pour les autres, comme il pleure, comme il pleure  
comme il le voit, comme il le voit, comme il le voit, comme il le voit  
les autres qui, il leur qu'on leur a fait, pour leur  
les conditions étaient médiocres et brèves sur le volat, elles  
étaient toutes consacrées aux maladies les plus horribles et spectra-  
laires qui soient, les laissant avec des détails et illustrations  
dégoussées et liées à l'appui. Rien que pour nous, nous filait  
vite pour le restant du temps de vie qui nous était offert. Une  
vie envahie par un sacré bout d'existence. Nous avions  
toutes les maladies, symptômes même une des maladies les plus  
nécessaires et indispensables d'entre elles. Nous avions  
les plus pleines ou malades imaginaires nous les pour passer  
sur nous, se souvenant rapidement. Les autres, les plus atténués,  
qui avaient plus à perdre, patientaient et récompensés se  
montraient ensuite réticents et blâmes par le trouble et l'effroi.

« De son lit même, fenêtre encore fermée, il écoute la mer qui s'étale devant chez lui. Si elle respire bien, ça va ! Si elle est oppressée, remontée ou démontée, si elle siffle de rage, la furie si... Il le sait. Il le sait déjà. Presque toujours, il faut y aller. Retrouver la Maîtresse tant exigeante... C'est un homme qui se lève dans la nuit. Qui crie et se bat dans la lumière. »

Daniel Biga, pour Alain Jégou,  
patron-poète-pêcheur (extrait de  
Travers n° 52 Ikaria LO 686 070)

**Né le** 7 octobre 1948 à  
Larmor plage, Alain

Jégou est décédé le 6 mai 2013 à  
Ploemeur. Il a exercé le métier de  
marin-pêcheur durant près de 30  
ans, à Doëlan puis à Lorient, à bord  
du Skilh Mor puis de l'Ikaria, son  
propre chalutier. Il a auparavant  
exercé plusieurs métiers, dont celui  
de buraliste, et a été chauffeur-  
routier pendant quelques années.  
Poète, il a publié ses premiers textes  
dans la revue *Périmètre* en 1972 et  
son premier livre, *Vivisection*, aux  
éditions Millas-Martin en 1973.  
De nombreuses publications ont  
suivi, de *La suie-robe des sentiers  
suicidaires* (Samipéc, 1978) à *Direct  
Live* (Apogée, 2015) en passant par  
*Comme du vivant d'écume* (La  
Digitale, 1996), *Passe Ouest* suivi de  
*Ikaria LO 686 070* (Apogée, 2007) ou  
encore *Une meurtrière pour  
l'éternité* (Gros textes, 2012).  
Il a beaucoup publié en revues et est  
présent dans plusieurs anthologies.



## Robot-Coq

La vie tranquille n'est plus de mise  
En ces temps d'excitation gloutonne  
D'avidité turpide  
De transports chafouins et obscènes  
Bourrés d'idées reçues  
Et d'opinions sagouines  
Qui impulsent les êtres  
Au bord du précipice

1

Les yeux enfoncés dans la glèbe  
La gangue absorbante et gluante  
Qui souille et déprave  
Tout ce qu'elle touche  
L'humain baderne ses envies  
Déclenchées à heures fixes  
Ses rêves de pouvoirs flous  
De reconnaissances tangibles  
D'honneurs  
tamponnés  
Sur son poitrail larbin  
Il raffole prend son fade  
Aux accents nourrissants  
Du ahan collectif  
Du rite clanique  
Qui lui bourrique la tripe  
Et fait bander  
l'orgueil  
Minable et disgracieux artifice  
Qu'il prend pour une hampe huppée  
Un étendard standard  
Aux fonctions harmonieuses  
Et mission rassembleuse

2

L'esprit abruti emberlificoté  
Dans sa cotte de bure burlesque  
Le mec high-tech  
A les burnes halitueuses  
Et le sourire juteux  
Fatras d'hypocrites  
attitudes  
Souillant son cortex affolé

Il suinte sous l'effort  
Et gamberge halieutique  
Lorsqu'il doit faire son choix  
De tics valorisants  
De propos justifiés  
et de regards bluffants

3

Goinfre de tous rapports  
Et rédactions oiseuses  
Sécrétions burlingueuses  
qui lui font bruire la tripe  
Gratte-papier  
Tête de nœud  
Graine de naze  
Aux états de sévices  
Impecs et sans bavures  
Rictus conforme  
Scotché aux commissures  
Menton carré et port altier  
L'assurance smarte  
Affichée dupliquée  
Sur la pupille macaque  
Le mec zélé  
Sûr de ses avantages  
Dans son rôle d'empaffé  
Promu et encensé  
Plastronne tout son soûl  
Et fait baver le poulot  
Toute la valetaille caquetante  
Qui tapine sous ses ordres  
Au pied du tas de fumier

Alain Jégou  
in *Tiens* n°10, 2002.

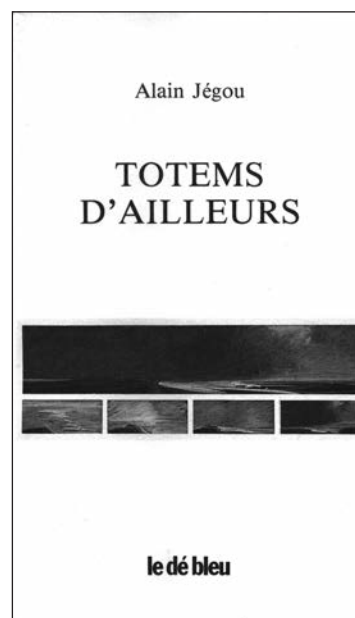
## Un visa pour le large

Des lambeaux de lune gisent encore dans les flaques. La mer est calme. Elle a mis du talc entre ses cuisses. On pourrait croire au satin bleu des rêves atlantiques mais, déjà, une petite brume maussade enveloppe le port de Doëlan. Grisaille. Blues rincé des fins de nuit. On distingue à peine les chalutiers qui semblent goûter leurs derniers instants de répit, entre le coup de tabac de la veille et l'inévitable tempête à venir. Parmi eux, l'Ikaria, le bateau d'Alain Jégou, ne passe pas inaperçu. Couleurs vives et nom d'île Grecque.

En fait, l'homme Jégou ne sacrifie pas aux réflexes en vigueur. Il trace sa route à l'écart. Seul et libre de dire (faire) ce qu'il veut comme il l'entend. Ses *Totems d'ailleurs* en constituent bien sûr une (é)preuve de plus. Autre chapitre à verser au livre ouvert d'un poète qui poinçonne l'horizon avec son âme en vadrouille. Ici, les mots ont du cambouis sur les hanches. Le verbe griffe, au lieu de caresser, quand il passe la main au panier de la mer. (Il en sort parfois des crabes). L'image se plaît à froisser entre ses doigts le sexe des anges du fond. Histoire, sans doute, de conjurer le mauvais sort...

Jégou conduit son poème à vue. Sa syntaxe ferait grincer les dents des puristes, si, par extrême hasard, ils le lisaient. Il n'a pas peur, lui qui alpague l'écume pour blanchir les ténèbres. Il tire la langue au destin. Il ébrèche sa bière en allumant un feu de lande sur le zinc. La dérision devient alors plus speed qu'un troupeau de cumulo-nimbus transhumant sur un ciel de traîne. Personne ne s'en ofusque. D'ailleurs, la sensualité fait souvent remonter le mercure au baromètre de l'angoisse. « Le cœur en écharpe autour du vide », Jégou reste bien ce très lucide « funambule de l'extase » au creux de la vague. C'est là que Tristan Corbière lui rend visite. Un chien phtisique à ses basques. Mimi Fla-

herty suit à dix pas. Tous trouveront refuge sous les ailes des mouettes, dans cette tiédeur ouatée où – dit-on – revit l'âme des disparus en mer. Dérives silencieuses. Cantiques de flotte. Tempo qui se brise. Avant de lever l'ancre, il grappille encore quelques minutes pour partager avec le peintre Le Bayon un vin caillouteux qui donne du fil à retordre au désespoir. Il griffonne aussi ce mot bref (accompagnant le manuscrit de son livre) que je trouverais au matin dans ma boîte : « Peu de temps désormais pour l'écriture, la semaine passée en pêche au large de Belle-Île. Nous repartons cette nuit à deux heures ».



Jacques Josse  
(Préface à *Totems d'ailleurs*, 1991)



**Le nom** d'Alain Jégou apparaît en 1973 sur les écrans de l'ordinateur poétique, flanqué d'une mention lapidaire : « Vivisection ». Dès ce premier recueil, on comprit que l'heure bretonne n'était plus celle des couchers de soleil, du biniou et des Festou-Noz. Alain Jégou se présentait, tiraillé entre Tristan Corbière (un peu), la hargne minimaliste du surréalisme électrique (beaucoup) et l'image emblématique d'Artaud, revendiqué comme icône (énormément). Dans un recueil de « passage » intitulé « La suie-robe des sentiers suicidaires », le poète se dégageait peu à peu de ce tissu d'influences pour s'affirmer dans la colère lyrique et déchiquetée, qu'une respiration à bout de souffle du texte rendait urgente et incantatoire. Derrière le poète, l'homme en colère montrait le bout du cœur.

Dans les années qui suivent et, donc, nous rapprochent d'aujourd'hui, Jégou introduit un « change » considérable dans ses textes : la prise en compte de la mer, le lieu liquide sur lequel, malgré tout, s'élabore son écriture.

Cette évolution est aussi provoquée par un changement de statut professionnel : de buraliste qu'il était, Jégou devient pêcheur. Basé à Doëlan, il se met à son compte. Ainsi, chaque nuit, il lance sa barque sur l'océan pour ne rentrer que dans l'après-midi.



Bois gravé de Georges Le Bayon, in *Travers* n°52 (1998)

Pour Jégou le lyrisme maritime n'est pas de mise, pas plus que la Grande Confrontation de l'homme avec les éléments déchaînés. Ici, c'est la symbiose qui s'affirme, un rapport amoureux qui trouve sa ligne de force dans la tendresse quotidienne, l'anticipation des tempêtes. Jégou connaît si bien sa mer qu'il peut se permettre de ne jamais rentrer dans le vif du sujet. Il préfère à cela une pantomime amoureuse, une stratégie d'encerclement qui, par l'emploi de mots et d'expressions complexes, renvoie au cœur même de sa fascination.

Avec le temps, il a calmé son lyrisme, tirant son texte vers l'épure, le mot vrai et l'image resserrée.

Il avale cet océan muet et s'absente peu à peu de sa vie. La matière mentale semble figée sur une douleur ténue, une petite hémorragie, alors qu'en 73 elle grimpait à l'assaut des bastilles, le verbe rastaquouère et l'aigrette aux tempes. La colère « politique » de « Vivisection » fait place aujourd'hui à une amertume proche du dégoût. Dans les textes qui suivent \*, le poète fuit sa vie et destine à ceux restés sur le rivage des cartes postales lucides sur son état sentimental : des bouteilles jetées à la mer. Débouchez-les.

Marc VILLARD

*Foldaan* n°7

(déc. 1986)

\* Ces mots de M. Villard introduisaient une suite de poèmes inédits d'A. Jégou, suivait un portrait photographique et un témoignage de son ami G. Le Bayon.

Alain Jégou  
33 bd. de l'Océan  
Le Fort Bloqué

20 sept. 1998

Mon cher Jacques

Le bleu revient autour de nos pensées et  
Le ciel a quand même meilleure  
item. De bons jours pour  
De belles journées pour vivre  
émailées aux gazouillis des  
des gentilles brises de nordet,  
sourires à ceux des jolies  
isées sur les quais.

**Numa Naha**

la semaine dernière. Il  
une petite présentation pour  
avancé quelques idées sur le  
encore. Je ne sais pas

**Wigwam**

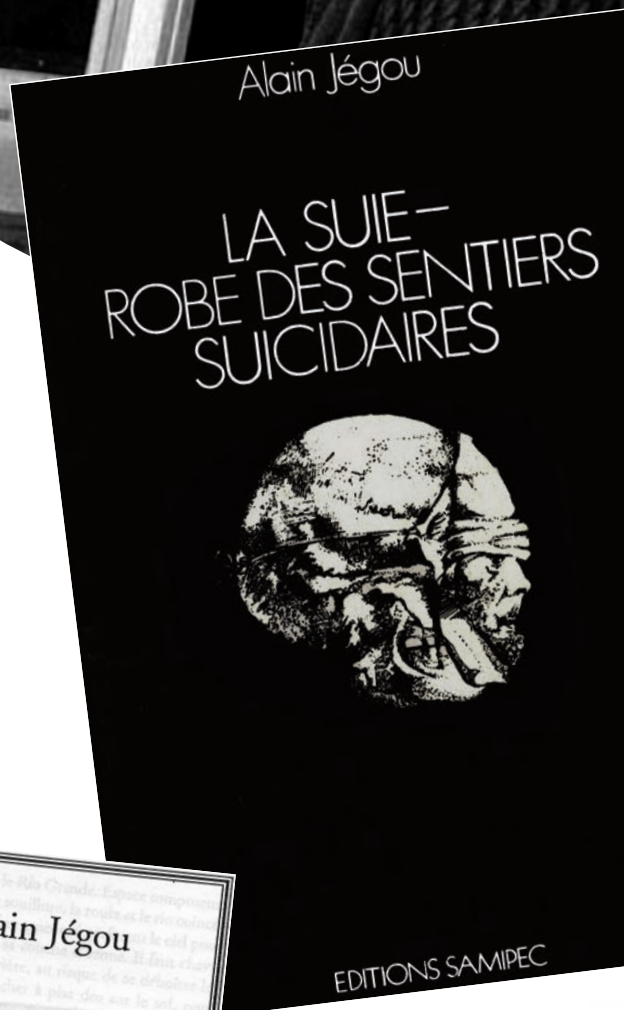
Bouquin, comme il semble le souhaiter, ou écrire  
truc plus vague mais porteur quand même des  
heures qui émanent de l'ensemble. Du moins, comme



Alain Jégou

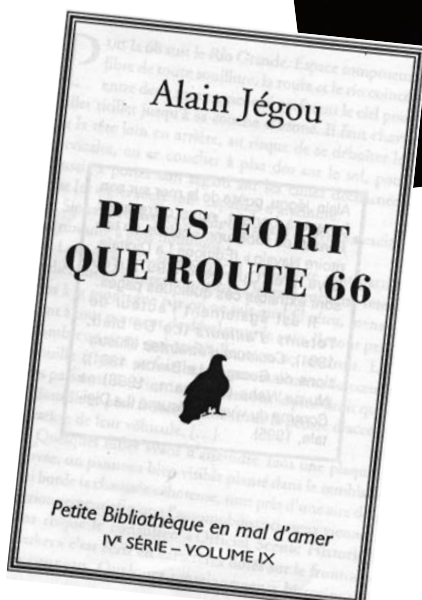
*Numa Naha*

(Wigwam, 1993)



1)

mémoriser l'empreinte  
du courage sur le visage  
de la mort pâle  
retrouver l'instinctive fluidité  
de l'âme réconciliée  
avec son univers primaire  
libre de toute contrainte  
des craintes inoculées  
et de pensées cupides  
laisser chanter l'Indien  
et pénétrer les vents  
en nos dévergonderies  
et décryptages d'esprit



# Alain Jégou / Extraits de lettres (1991-2003)

En 1978, j'ai 25 ans. Il y a déjà trois ans que je travaille de nuit au centre de tri postal à Trappes., trois ans que j'ai quitté le hameau, les champs, la rivière, la chapelle, les vaches, les tracteurs et les vents qui venaient de la mer toute proche pour découvrir la banlieue grise, les barres d'immeubles, le monde minéral, les bou-chons, les fumées d'usines, les trains bondés, la gare de triage, les petits matins blêmes, les incessantes si-rènes de flics, de pompiers, les jours vides, passés à dormir et à récupérer avant de reprendre le taf à vingt heures précises. Je vis en équilibre sur un fil invisible. C'est lui qui me fait tenir. Il est fait de poésie houleuse, urbaine, enragée. Je le nourris pendant mes pauses. En lisant les revues auxquelles je me suis abonné. Toutes



ne publient que de jeunes poètes qui ont mon âge ou un peu plus, un peu moins. C'est dans l'une d'entre elles (*Vrac*, animée par Samuel Tastet) que je découvre un beau jour un avis de pa-rution qui attire mon attention. Le titre : *La suie-robe des sentiers suicidaires*. L'auteur : Alain Jégou. L'éditeur : Samipec. Je com-mande le livre illico. Et le reçois deux jours plus tard avec une dédicace et une courte lettre de l'auteur lui-même. C'est le début, mais je ne le sais pas encore, d'une correspondance qui ne s'ar-rêtera qu'à la mort d'Alain, trente-cinq ans plus tard, en mai 2013. D'emblée, je me sens proche de lui. Son écriture me parle, m'em-plit la tête, le corps, les nerfs. Elle me booste, me renforce dans l'idée que pour se colleter le présent pas marrant qui nous broie, il nous faut le dire, le décrire, le décrypter, et donc travailler la langue, les mots, les as-sembler, leur donner un bon tempo, revisiter les scènes dont nous sommes témoins, se rap-procher de ceux, de celles qui nous res-



Bois gravé de Georges Le Bayon pour  
*Comme du vivant d'écume* (1995)

2)

**séduction du mythe  
l'image pressentie  
unique fascinante  
du poème Navajo  
le creuset tutélaire  
l'ancestrale mémoire**



semblent et expulser le mal-être comme on peut, avec les moyens du bord, en lisant, en notant, en écrivant dans l'urgence du jour et du lendemain. C'est ainsi que commence notre échange de missives. Un parcours au long cours dont voici quelques extraits, en un montage, forcément arbitraire, pour retrouver, intacte et tonique, l'incomparable voix d'Alain Jégou. Il dit son quotidien, ses préoccupations, ses colères, ses rencontres, ses voyages, ses craintes, ses fatigues, ses amitiés.

Jacques Josse



9 décembre 1991

Nous avons des aurores boréales à nous givrer les sangs. Le cœur gourd hiberne sous d'épaisses couches de chandails. Nos haleines embrument l'espace déserté et la mer frime de toutes ses fièvres. Un presque hiver rugueux et glacial nous fait espérer ardemment les vents de suroît.

(,,,) Nous avons, Georges et moi, rendu une petite visite à Paul Quéré. Depuis toutes ces années que je ne l'avais revu, j'étais heureux de cette rencontre. Je l'ai trouvé un peu amer et comme revenu de pas mal de choses. Il ne semble plus très branché sur l'écriture. Il se dit plus à l'aise actuellement à peindre. Un boulot intéressant du reste que nous avons eu plaisir à découvrir.

1<sup>er</sup> mars 1992

Pour bientôt peut-être l'émergence des jours soyeux ? En attendant la vie a un sacré goût d'amertume. Appris cette semaine la mort de Jean-Marie Le Sidaner. Nouvelle écharde fichée dans le cœur. Première et unique rencontre au mois de novembre à Saint-Malo, séduit par son caractère chaleureux et sa propension aux déconnages de haute voltige, la nouvelle de sa mort creuse un peu plus profondément la faille des amis disparus. Cette absence douloureuse de ceux qui de leurs voix maintenaient nos vies hors de portée de certaines formes d'un désespoir particulièrement âpre.

29 mars 1992

Je préfère comme toi les rencontres en petit comité que ces brouhahas tels que celui de Nantes où nul ne sait trop quoi dire et comment paraître au sein de ces assemblées de délirants de toutes scribouillardises. Il y a chez chacun une part de mal aise qui, justifiée ou non, le pousse à prendre certaines poses et attitudes qui ne sont pas siennes en temps habituel, propos le plus souvent creux (,,). Une journée comme nous avons passé l'été dernier avec Lutz et Denise, Philippe et toi, voilà le bien-être. L'instant inoubliable. Le vrai partage. La véritable émotion qui s'insinue doucement et envahit tout pour le plus grand bonheur de chacun.



3)

### FEMME-QUI-CHANGE

**Terre-Mère  
elle dispensa ses pluies  
et s'en aspergea le corps  
monts et vallons  
dunes et plaines  
sa peau embuée et confuse  
que le soleil pomponnait  
pommettes tout humectées  
que ses rayons amoureuxment  
dardés coloraient  
le cœur un peu pompette  
elle succomba  
à sa chaleur de souffle  
son haleine pollen  
sur son corps frémissant  
lorsqu'elle s'émut de lui  
ils s'apprivoisèrent  
des chants et des regards  
puis ils unirent leurs chairs  
  
de cette union naquit  
l'Homme Navajo**



12 janvier 1993



*manière d'incisive fichée dans le temps  
la crainte de mal faire  
d'accomplir piteusement la tâche fixée  
cette sorte d'écriture qui se sustente  
d'éblouissements comme de flous  
le refus de rêves cloîtrés de concert  
enfermés dans les consignes du destin  
tous états exaltés furibards de l'âme  
pas satisfait du tout de forme déjà grignotée  
pas plus que de fond figé  
par la trouille d'être  
intempestif abusivement émotif ou vulgaire*





23 septembre 1994

J'ai réussi à obtenir par l'intermédiaire de Émile Hemmen, le luxembourgeois de la revue *Estuaire*, l'adresse du Cheyenne Lance Henson. Les textes de ce mec sont absolument fabuleux. J'ai eu l'occase de le lire dans un n° spécial Amérindiens d'*Estuaire* et aussi un n° de *Poésie-Rencontres* à lui consacré. Je lui ai écrit un mot en english pour lui dire le bien que je pense de son écriture. J'espère qu'il me comprendra et répondra. J'attends avec frénésie...

5 ou 6 (?) décembre 1994

Il semblerait que la colère gronde à nouveau. Gaffe à votre Parlement les rennais ! Les équinoxes de la désespérance pourraient bien remonter encore jusqu'à vous. Toujours la même arnaque sous les criées. Toujours des tonnages de plus en plus importants bradés ou invendus. Toujours les mêmes bagnards encirés qui gambergent tellement moches leur vie tandis que les gros culs de l'import se gobergent, font bombance, d'eux. Il y a fort à parier que lorsque ça pétera, si ça pète à nouveau, le pavé sera certainement plus masqué rouge et l'air marbré de plus de sauvagerie.



4)



#### PREMIER HOMME

**convulsions des nuances  
furia des tons  
folie des espaces  
pulsions des mondes chahutés  
griseries des êtres forcenés  
senteurs innombrables  
images inoubliables  
crépitements de flammes  
et de braises  
tumulte des orages  
profondeur de ciel grave  
ou candeur azurée  
intarissable entrain  
élan inégalé  
vers l'impétueuse beauté**

29 décembre 1994

Il est plus que tard en nuit et les vents suroîtent à Ikaria fendre par le travers en deux et l'équipage item. Jacques, t'es l'ami à qui causer en cette nuit-ci. Pardonne l'incongru de fragilité. Un mec marin c'est fait pour se colleter, pas s'épancher. C'est pas dans le rituel. Tant pis ! C'est comme ça que je démystifie ce soir. Tu comprendras. Je le sais. Sinon de qui serais-tu l'ami ? J'ai paumé pas mal de bouées en route. Les temps font qu'on essaime plus fastoche qu'on ne le voudrait. C'est ainsi. Quoi dire ? Que faire ? Je suis un avide et rien ne parvient à me rassasier vrai.

2 janvier 1995

Me rev'là un peu plus présentable en écriture et dialogue. Le cœur moins tourmenté et l'esprit moins déglingué par la même occase. Pas encore cette fois. Une fois extrême mais pas définitive malgré tout. (,,,)

J'ai été voir Cellier (La Digitale) avec Lutz la semaine dernière. Bon courant entre eux. Je devrais recevoir les épreuves pour mon bouquin dans une quinzaine de jours. Je fébrile et piaffe comme un mustang jeunot.

25 février 1995

Vraiment désolé de répondre avec tant de retard à tes deux lettres. Beaucoup d'heures passées en mer avant notre départ pour Marie-Galante où nous avons passé une semaine avec l'ami Georges et aussi Pierre-Yves (le « doc » de Belle-Ile et de *Passe Ouest*). Du soleil plein les mirettes et du punch plein les veines. Des sourires tout blancs sur de bien sympas visages tout noirs. Ce furent quelques jours de déginganderie déglinguée à l'amitié et au « Père Labat » plafonnant pittoresque à 59°.

10 mars 1995

L'esprit encore envapé par les heures passées en la compagnie de Lance Henson et de Manuel Van Thienen. Vapeurs de bibines dans le pif et les fumerolles des cigarillos rituels offerts par mon frère Cheyenne. Toute une dérive « rock and roll » dans les rues et les troquets lorientais. Trois allumés de l'âme parcourant la nuit venteuse en quête du dernier bar où l'on cause amérindianité. Bretons-Cheyennes frères de sang et de songes tordus, plus biscornus que vifs en leurs âmes et consciences, acharnés cependant à pinailler le beau rêve et la vraie révolte.

2 juillet 1995

Pour l'Arizona, c'est O.K. Départ prévu le 26 juillet, retour le 7 août. Manuel Van Thienen m'a filé des adresses de Navajos à visiter. Je vais aussi tenter une visite chez Jim Harrison et Tony Hillerman, les deux big brothers de notre future assemblée coyote. J'espère ne pas me faire rembarrer ou lourder. Je serais bigrement déçu par un tel comportement venant de ces deux mecs envers qui j'éprouve un pertain d'admiration.

16 août 1995

Retour d'Arizona, Nouveau Mexique. La tête encore lointaine et les chants navajos pour emberlificoter les pensées vasouillardes d'espaces émouvants. (,,,) Te raconterai tout, le désert, le grand canyon, les pueblos, la 66, Santa Fe, le Rio Grande et les folles embardées en territoires Navajos... Le cœur palpite farouche depuis mon retour. J'ai repris la mer illico. Fallait le faire pour éviter de glandouiller morose.

24 décembre 1995

Deux lettres de toi d'un seul coup. Et m''vlà comblé ! La grève a ses bons côtés. On attend. On espère. Et puis ça déclenche, ça décoince, ça déplombe la robinetterie des mots amis. Un seul regret cependant : que la révolte ne fut pas plus marginale et violenteuse. La révolution molle ça m'a toujours fait royalement chier. Toujours le despote triomphe et le peuple s'en retourne la queue, sa molle queue de prolo, entre ses guibolles faméliques, à son taf.

5 avril 1996

Voilà ! Georges a regagné son île. Il était ici depuis 5 jours, en repos, sous notre attention particulière. L'opération s'est bien déroulée et la nouvelle de cette tumeur révélée bénigne soulage l'esprit et le cœur. Ce ne furent que soucis non fondés, mais nous ne pouvions le savoir. Pas plus les médecins que nous, car il fallait lui ouvrir le bide pour voir de quoi il s'agissait. C'est chose faite et nous voilà tous soulagés.

5)

### COYOTE-LE-TRICHEUR

**affalé sur ses quatre vérités  
attendant l'heure inondée  
des pépiements de l'aube  
à demi ceinturée  
d'obscurité tenace  
il porte sur ses épaules  
tous les malheurs du monde  
et se les tient pour dits  
rabâchés certifiés  
une fois et pour l'éternité  
le bouffon idéal  
l'espiègle responsable  
de toutes vilenies  
l'arroseur arrosé  
par leurs crachats capons  
le fauteur de troubles  
que tous montrent du doigt  
pour éloigner d'eux-mêmes  
les foudres et les courroux  
la diluvienne revanche  
toutes les pluies acides  
toutes les retombées  
de leurs ignominies**



8 août 1996

Il est 5 h du mat et ça fait deux heures que je tourne en rond. Pas moyen de fermer l'œil. C'est chiant !

Le bateau était au sec depuis trois semaines pour l'entretien annuel (carénage, changer les zincs, etc.). On doit le remettre à l'eau dans quelques heures. J'ai changé d'hélice et nous devons faire des essais pour voir si la nouvelle ne pose pas de problèmes. C'est assez vicelard la fabrication d'une hélice. La moindre erreur de calcul peut avoir des conséquences emmerdantes pour le moteur et la bonne marche du bateau.

13 décembre 1996

La nuit tombe et la mer peinarde se laisse dorloter la surface par un soleil hivernal qui s'est fardé rougeaud pour faire croire à sa bonne santé radieuse. Ne trompe personne. Surtout pas moi qui me caille les miches chaque jour au large de tout.

6)

## PREMIÈRE COLÈRE

**raffut des silex syncopés  
l'espiègle en quintessence  
et quintes quiproquos  
l'esprit mal affûté  
s'esquinte et les méninges  
blingent dans les bassins  
de ragot et radoub  
du trop-vif avili  
faciès remaniés des êtres périlleux  
rayas du bled et des fortifs  
mal bornés allumés  
animés d'une toute réelle animosité  
écœurés de l'infantile rancœur  
haschischines lueurs dans l'œil  
troublés trublions  
coyotes maraudeurs  
prêts à tout  
frisés marlous  
franchement hostiles  
tous virés aigre  
et pisse-vinaigre**

26 décembre 1996

Les gazettes locales ne me lâchent plus. Les journaloux du coin ont trouvé le poèteux ad hoc pour faire vibrer les vioques cordons sensibles des mémés rimailleuses. Poète et marin-pêcheur, comment peut-on l'être ? C'est tellement peu ordinaire en nos contrées où les pêcheurs sont considérés comme des tarés barbares et les poètes comme de doux intellos souffreteux et gentiment zinzins. (,,,) C'est assez fendard ce déballage de conneries à mon égard.

2 février 1997

Bien que tu aies pu écrire ce texte sur ton frère, sur sa mort. Très important pour toi sans doute. Une façon d'atténuer cette douleur si profonde et ineffaçable. Je n'ai jamais pu écrire sur la mort de mon père. Juste évoqué son nom et celui de Gilles dans mon texte sur Lorient. C'est tout ce que j'ai pu faire jusqu'à ce jour. Peut-être plus tard ! Je ne sais vraiment pas. Depuis maintenant 16 ans qu'il est mort, son souvenir me hante toujours aussi souvent et la douleur du manque de lui ne baisse

jamais d'intensité. Il m'arrive de temps en temps de me planquer pour chialer comme un mioche. Je sais, c'est con, mais qu'y pouvons-nous ?

2 août 1997

Je ne peux partir cette année car l'Ikaria m'a encore joué un sale tour. Des problèmes d'hélice et de power-block qui me contraignent à demeurer ici le temps des réparations. Lorsque tout sera terminé il sera déjà temps de reprendre la mer. Ça me gonfle franchement de ne pouvoir m'évader un peu ! Mais il faut que je m'y résigne et laisse tomber la tronche du dépit. Quelques instants plus heureusement vécus viendront bien effacer tout cela.

26 août 1997

Me v'là reparti pour un tour de navigation non stop sans avoir pu souffler et relaxer comme je l'espérais. Pas mal de rancœur mais que faire ? Garder le moral en me disant qu'après avoir remboursé quelques maousses factures aux mécanos et fournisseurs de matériel, je pourrai peut-être lever le pied et me permettre une petite escapade. Si les poissons veulent bien se laisser prendre en bande afin que je renfloue presto mon compte d'armement.

21 septembre 1997

J'aimerais finir ma vie sous quelques cocotiers, toutes idées noires balayées par de gentils alizés, les doigts de pieds léchés par quelques innocentes vaguelettes, le corps baguenaudant peinard sur le bord d'un lagon paisible et transparent d'aménité. Ouais, j'en rêve de plus en plus ! Ça m'aide bien déjà d'en rêver.

30 novembre 1997

La mer est dure, très dure avec nous actuellement. Nous avons eu une semaine particulièrement éprouvante et j'ai beaucoup de mal à refaire surface. Beaucoup de risques pris durant ces derniers jours, à la limite du hors jeu. Conscient toujours du danger mais tellement fasciné que je me suis laissé souvent surprendre par sa force d'envoûtement. En cet état hypnotique nous sommes totalement à sa merci. C'est dingue, après plus de vingt ans de fréquentation, de se laisser encore surprendre et embobiner de la sorte !

1<sup>er</sup> mai 1998

Heureux d'apprendre comme fut belle ton escapade flamande. J'ai dû passer à Bruges il y a fort longtemps, lors de mes déambulations beatniqueuses de villes européennes. Fin des années 60. J'avais l'errance fastoche en ces temps de belle fraternité routarde. J'avais un pote qui dessinait fort bien et nous vivions de piécettes reçues des chalands que ses portraits peints à la craie sur les trottoirs ébahissaient et rendaient généreux. Belgique, Hollande, Allemagne, Danemark, Suède, Norvège, Grande-Bretagne, Écosse, nous avons traînaillé durant quelques mois en ces pays-là.

25 juillet 1998

Benoît Delaune, le jeune mec dont je t'avais parlé, qui fait une thèse sur Burroughs et remet un peu d'ordre dans les manuscrits de Claude Pélieu avec qui il est en relation depuis quelques temps est venu me voir à mon retour de Fougerolles. Nous avons bouffé avec J.J. Cellier et envisagé la publication prochaine d'un texte de Claude, son dernier manuscrit, écrit cette année, absolument superbe et d'une force carrément chamboulante ! Il serait temps que quelques éditeurs français se penchent un peu sur l'œuvre de ce mec.



7)



## GRAND VAGABOND

**force d'errer  
de l'aurore au couchant  
qu'il ne touche  
plus terre pareillement  
larron louf  
laconique et distant  
loup solitaire  
cœur censuré  
esprit damné  
baptisé féroce  
croc blancs  
bête de Gévaudan  
noirci de mœurs  
assimilé vampire  
avide de tout sang  
« gaffe au garou ! »  
lorgné cruel  
flingué sans sommations  
qu'il eût mieux fait  
rester peinard  
que se gausser brigand  
et snober Premier Homme  
en l'aube de ces temps**





7 octobre 1998

Revenons à notre *Kerouac City Blues* \*. Pour Youenn Gwernig, c'est O.K., on peut lui demander un texte témoignage comme celui dans la revue *Bretagnes*, peut-être aussi quelques lettres de Jack s'il en possède des inédites. Ce serait bien. J'ai un peu parlé à Claude de notre projet dans mon dernier courrier. Je n'ai pas de nouvelles depuis. Ça m'inquiète un peu car il était assez mal en point.

\* Ouvrage collectif coordonné par A. Jégou et J. Josse, paru à La Digitale en 1999.

16 juin 1999

C'était vraiment bien notre dimanche à Huelgoat et notre rencontre avec le grand Youenn. Jack était avec nous, attablé, à partager le picrate de l'amitié. J'y ai pensé longuement après, pendant la route, on the road, et encore après.



8)



Pierre Joris m'a téléphoné hier au soir. Claude va très mal. Il a été hospitalisé. Opération sans doute de la carotide. Toute sa tuyauterie est bouchée. Les toubibs craignent une merde. Il se déglingue de partout.

**JEUNE SŒUR**

**la lune finement câline  
chaudement  
dégouline sur ses hanches  
parfums empreints  
de sueur et de désir  
la mescaline douceur  
qui l'ondule lente  
à chaque succion de reins  
la langue iguane  
qui se faufile agile  
rampe et traînaille  
en le canyon ombré  
l'adorable cambrure  
le chant intrus en elle  
qui monte et dévergonde  
chaque particule de chair  
lune ludique s'émeut  
la nuit danse sur elle  
scintille de tous ses feux  
et paillette sa peau  
pour mieux la sublimer  
la fantasque catin  
de louches rêveries**



paille. Pas prêt de digérer cette saloperie-là.

Pour le boulot non plus c'est pas la joie, d'autant que le tas de merde de la Total-Fina-Elf continue à suinter du fion. Ça risque d'être vachement duraille pour nous dans les prochains mois.

3 juillet 1999

Flux d'orage. Le ciel se pète la gueule à la poudre de voltage de première bourre. Ça craque et fusille terrible dans ses neurones. Ça guinche dément dans son boui-boui mental. La fine fleur des angelots a une pêche d'enfer. Les châtrés et les fiotes empenées s'éclatent et font une petite manif excentrique. Le paradis a enfin la trique fripouille ! Ça fait sacrément plaisir à voir. J'aime l'orage et les soubresauts forbans qui font frémir et tressaillir les peaux moites. J'aime cette somptueuse folie, ce tonitruant message des nuages réfractaires, la baston barbare des ceusses, « les merveilleux qui vont là-bas, là-bas... »

27 décembre 1999

On s'y attendait, n'empêche que ça flingue quand même sacrément le mental toute cette merde répandue sur le rivage, sur la plage devant chez moi, les rochers et les ailes des dindins, fous de Bassan et autres macareux mazoutés jusqu'au trou de balle. Y'a pas de mot ad hoc pour exprimer le poignant sentiment qui noue la gorge et la tri-



9 janvier 2000

Tout bouge à tout berzingue maintenant ici pour la big fiesta Pélieu-Beach de février. Plus qu'une semaine avant le coup d'envoi. Je suis sur les rotules. Hâte d'assister au déroulement, de voir comment ça se boutique. J'espère sans emmerdes d'aucune sorte. Bon, ça devrait rouler, on s'est assez crevé le cul pour.

Georges et Jean-Yves m'ont filé un sacré coup de main. Et Benoît, et Henri aussi. Sans eux j'aurais jamais réussi à tout chiader.

**1<sup>er</sup> juin 2000**

Nous sommes enfin parvenus à sortir de cette saloperie de mois de mai. Il semblerait, en cette première journée de juin, que les éléments reviennent à de meilleurs sentiments. Déprimés, désespérés, nous tous, marins de la côte sud, étions au bord du suicide collectif. Lorsque tu as morflé durant plus de six mois, agressé sans cesse par les dépressions nord-atlantiques, et que tu ne vois aucune amélioration anticyclonique pointer sa fiole souriante, y'a vraiment de quoi déjanter et larguer volontairement la bosse de l'existence.



**2 juillet 2000**

Je déconne de plus en plus avec mes capacités physiques et mon endurance. Duraille le boulot et ça commence à merder sérieusement dans ma tronche. Je suis à cran et sens qu'il est plus que temps que je fasse le break. Je ne sais pas trop quand encore. Va pas falloir trop tarder.

**15 juillet 2000**

*fascinants chorus de la réalité grisante  
turbulences et défi  
débridant le flasque flux de la vie  
notes fauves fiévreuses et indomptées  
nées dans l'en loucedé des porches  
et des encoignures louches  
traversant les cloisons  
franchissant les barrières  
explosant les ghettos  
pour investir l'espace  
de leur poignant tempo.*

**20 août 2000**

J'ai été vidé quelques boutanches de vodka avec l'ami Claude à Norwich City. Un saut périlleux dans le ciel ricain pour m'émotionner les méninges et refaire bander le vrai sentiment, le profond. J'en avais l'envie vive et le besoin ardent. J'ai plaqué en loucedé toutes les mièvreries nazes, les glauqueries environnantes et me suis embarqué clandestin vers ma destinée frangine.

Claude est vachement mal dans sa carcasse. Les guibolles le font énormément souffrir. C'est dégueu tout ce mal qui s'acharne sur lui. Ça m'a foutu un incommensurable rongeur bourdon de le voir aussi démuni et déglingué. Plus encore qu'il y a deux ans. (,,,) Quel mec que ce mec-là ! Et Mary ! Quelle belle et chaleureuse vieille dame ! La géniale pun-kette de 81 balais. Ils m'en ont raconté de toutes les couleurs psychédéliques. Leurs années passées à San Francisco avec Ferlinghetti, Brautigan, Janis Joplin et Jim Morrison, leurs bringues déjantées, et puis leur vie au Chelsea, à N.Y., avec Will Burroughs, Patti Smith, Robert Mapplethorpe, Andy Warhol et tous les êtres les plus allumés de la planète beat. Fantastique !

31 octobre 2000

Encore une merde flottante chargée de produits assassins a sombré aujourd'hui en Manche. C'est de plus en plus barge à quelle vitesse ils vont nous la flinguer notre planète. Et pendant ce temps-là les nazes de nos contrées pleurnichent sur le sort d'un tas d'ossements cinq fois centenaires. À mourir de rire, si le cœur nous en disait encore. Et si nous avions l'esprit moins crispé par des tonnes de révoltes et d'amertume.

12 février 2001

Oui, Corso s'est tiré en loucedé. Pas beaucoup de barouf autour de sa dépouille beat. Les poètes, d'Amérique ou d'ailleurs, clament discrets, sans larmoyances ni oraisons médiatiques. Et c'est bien ainsi.



10)



Ici, la série naufrageuse continue. La mer est une tueuse en série. Vachement goinfre cette année, elle exige du rab. Jusqu'où ira-t-elle dans la voracité ?

## OURS-AUX-YEUX-BLEUS

**l'inquiétude perdue  
qui vient de lui  
sa silhouette massive  
qui fait frémir  
et s'évanouir les femmes  
le malotru grognon  
l'intrus mal léché  
qui met les griffes  
dans le plat  
celui que tous redoutent  
et n'osent éjecter  
de leurs coteries minus  
le mastard que tous envient  
le malabar dont chacun  
se targue d'être l'ami  
celui qui d'un gnon  
enverrait dinguer  
la planète entière  
finira reclus  
rejeté par ses pairs  
exclu par jalousie  
décrété par ses fans d'hier  
ennemi public numéro un  
que la meute ravie  
aboyante hystérique  
déchirera à belles dents**



25 février 2001

Ça mornifle âpre dans le ciel. La bise taloché l'espace engourdi et nos fioles rougeaudes. On se les caille sur l'océan et les poissons grelottent sévère lorsqu'ils tombent sur le pont. À terre, c'est moins agressif. Les vents sont plus cools avec les culs-terreux qu'avec les chtarbés de la salée. Bien fait pour nos sales gueules forbanes !

14 septembre 2001

Le World Trade Center en miettes, ça m'a foutu les boules. Le Pentagone, moins, c'est un truc pour crevures gradées, des burlingues à élaborer des plans de tueries. Par contre, les burlingues du W.T.C., avec tous ces mecs et gonesses accrochées aux fenêtres, ça m'a vachement fait flipper la corde sensible. C'est dégueulasse ! Les enculés d'intégristes sont vraiment les pires enflures de l'humanité ! (,,,) Les deux tours du World Trade, c'était impressionnant de baguenauder autour. De partout dans Manhattan, dès que tu grimpais de quelques étages, tu ne voyais qu'elles. J'avais été surtout bluffé par leur stature en les reluquant d'Ellis Island, encore plus de la statue de la liberté. C'est drôle de se dire qu'elles ne sont plus là, trônant au-dessus des terrasses new-yorkaises. Pour les Amerloques c'est un putain de choc. (,,,) Leur président est un naze, leur politique une vraie merde (,,,) mais c'est quand



même vachement crade ce qui leur est tombé sur la gueule.

21 janvier 2002

2002 et tout le merdier euro-techno-ploutocratique qui pointe sa sale fiole vérolée. Pour nous, c'est l'arrivée des navires espagnols dans les 12 milles et toute l'ambiance conflictuelle que ça va faire sordre et péter. Ça promet ! Encore deux ans à tenir dans ce foutoir. Ça va être duraille, vraiment. Surtout pour le mental.

23 avril 2002

J'ai causé longuement au téléphone avec François Di Dio la semaine dernière. Ce mec est vraiment super ! Il m'a offert deux bouquins de Tarnaud ! *L'Aventure de la Marie-Jeanne* et *La forme réfléchie*, publiés à l'Écart Absolu dans les années 50. Il devait les publier lui-même mais des emmerdes l'en avaient empêché.

16 juillet 2002

Les nouvelles concernant Claude sont très mauvaises actuellement. Terrible ce qu'il subit depuis trois semaines. Il a chopé la gangrène et pour lui sauver la vie les toubibs ont dû l'amputer dans l'urgence, d'abord un pied, puis jusqu'au genou lors d'une seconde opération. Je téléphone régulièrement à Mary. Elle est vannée, lessivée. Presque tous les jours elle va à l'hosto, avec des amis qui l'y conduisent. C'est à Cooperstown, à plus de 100 bornes de Norwich.



11)



## AMICALEMENT NÔTRES

4 mars 2003

Beaucoup de choses filochées depuis ta dernière missive. Les jours et les événements se tirent et je reste sur la touche, carrément out du jeu de con qui fait twister le monde.

(,,,) Sur l'océan, c'est pas tellement le panard non plus. Beaucoup de vent, de houle, de courant et de bargeries dépressionnaires. Ça ne fait rien, c'est quand même moins sournois et moins affligeant que tous les heurts et affrontements de terre. J'encaisse bien mieux ces coups de gueule de ciel que ceux des blaireaux qui salopent nos existences citoyennes.

(,,,) Je peux rien dire, rien écrire sur Claude. Y'a comme une grosse tumeur d'infinie tristesse qui m'obstrue les méninges. C'est trop frais sa mort, trop duraille à digérer. Je refuse, en expliquant gentiment pourquoi, mais je refuse.

11 avril 2003

Bruno Sourdin m'a dit au téléphone que vous devez vous rencontrer à Rennes. Tu verras, c'est un chouette mec. Vous devriez bien vous entendre.

Fais gaffe à ton souffle. La carcasse c'est pas le truc qu'on peut exploiter et malmener à perpète. Et je sais de quoi je cause. Je tire aussi un max sur l'ausserie, et ça commence à sérieusement couiner dans la mâturation. Nous, les barges bourlingueurs de malheur, les poéteux enflammés, faut toujours qu'on exalte et exulte à l'excès. Pas bon pour nos neurones et miches de farfadets tout ce déploiement d'énergie.



3 juin 2003

Après les emmerdes qui ont suivi l'abordage de l'Ikaria par le chalutier espagnol, l'enquête, les interrogatoires, rapports de mer et tout le tintouin officiel, nous avons réparé, rafistolé, le rafiote et nous sommes repartis en mer. Les gros travaux seront effectués en juillet, le bateau en cale sèche. L'essentiel est qu'il flotte et que nous puissions assurer notre saison de rougets. Ça devrait



coller. Le navire est sympa et ne nous lâchera pas, j'en suis sûr et lui fais entière confiance. Il nous a déjà sauvé la peau en résistant à l'agression du taureau barge de Bilbao (...) N'empêche que nous l'avons quand même échappé belle. Deux mètres de plus par le travers et nous chavirions, et coulions sans espoir de survie.

\*

*On croise, au fil de ces lettres, le peintre Georges Le Bayon, l'ami et le complice de toujours, le poète, collagiste, traducteur Claude Pélieu (1934-2002) et sa compagne, l'artiste Mary Beach (1919-2006), le plasticien allemand Lutz Stehl, l'éditeur Jean-Jacques Cellier (La Digitale), le poète, peintre, potier Paul Quéré (1931-1993), le musicien, écrivain, poète et chanteur Youenn Gwernig (1925-2006), le poète Cheyenne Lance*



12)

## EN GUISE D'ÉPILOGUE

**le cœur un jour  
sanglé  
comme les nuages rouges  
emprisonnés  
dans les paumes  
de la mort au visage pâle**



*Henson, le traducteur Manuel Van Thienen (revue Sur le dos de la tortue), Philippe Marchal (revue Travers), François Di Dio (1921-2005) (éditions Le Soleil noir), le poète Bruno Sourdin, le peintre Jean-Yves Boislève, Benoît Delaune, auteur, musicien, ex-éditeur de La Notonecte qui vient de rassembler en un bel ensemble que l'on espère voir bientôt édité tous les poèmes écrits et publiés par Alain Jégou entre 1972 et 1986, et quelques autres dont les poètes luxembourgeois Émile Hemmen (1923-2021) et Pierre Joris.*



© Wigwam  
& Alain Jégou, 1993.





le 12 janvier 2020

guy Schier  
8 place de l'église  
53470 SACÉ

Honnêtement, cher Jacques Joré, je ne me rappelle pas dans quelles conditions précises je suis entré en contact avec Alain Jegou - c'était au temps de la revue "Périmètre" : probablement des textes envoyés à Midas-Martin, l'éditeur - ou peut-être le tapuscrit de "Uivisection" en 1972-1973? - m'ont rudement séconé. Dans "1122", un supplément infos à "Mai hors Saison", j'ai perdu quelques lignes de soutien à ses "Fleurs scalpées du silence" et puis en 1979, toujours dans "1122", nous avons publié un article enthousiaste de Gérard Lemaire sur "la sue-rose des sentiers suicidaires". Depuis ces années-là, notre échange fut permanent ~~dur~~ au rythme des publications et des projets.

Tu es vraiment le mieux en situation et en qualité pour honorer, comme il le mérite, ce récalcitrant de taille.

cordialement





"LA SUIE-ROBE DES SENTIERS SUICIDAIRES"  
d'Alain Jégou - éd. SAMIPEC - 12 rue  
Joseph Roulle, 56100 Lorient

Syncopes d'angoisse ou syncopes d'orgasme - l'une comme la négative de l'autre - l'écriture d'Alain Jégou surgit dans l'espace d'un autre monde, présence rauque et témoin d'un vide catastrophique ; elle plane, gicle et semble régner dans/sur d'ultimes bastions de mots, de mots-synthèses, de mots-panthères, de mots-matrices dont les trajectoires embrassent les Grands Déserts glacés - qui ne sont pas sous la Lune - : la dérive flasque de notre quotidien : "Je suis celui qui débouche / Les chiottes de la conscience / flic-chiourme aux longs yeux d'absence". Ces flaques d'ivresse nous sont jetées à la gueule comme autant d'éclats, comme autant de preuves d'une vie inouïe (ou simplement : d'une vraie vie, évidemment). Alain Jégou a soif, très soif, le bougre, et il se désaltère dans ces fractures, ces viols, ces traversées de langage énergumène, j'allais dire aussi : ces tortures de langage. Il faut que celui-ci pisse par violentes saccades ses saignées de lumière, qu'il se libère en poignées d'éclairs, qu'il expulse le sang et le chant de ce monde-poulpe séquestré, solidifié, condamné : "Gagner d'autres espaces / illisibles / entre les champs de herse et de couchants".

Beau travail au corps à corps et sacré cosmonaute que Jégou ! En le lisant et le relisant, une mâchoire d'acier se met à vous bouffer les tripes et dans cette houle de sanglots et de charniers étincelants qui électrisent comme des triomphes, le "cœur gros comme un tanker" a besoin soudain d'un nouveau petit océan de gnôle supplémentaire pour re-naviguer vers son cap normalisé ...

g.l.

article de Gérard Leinaire  
paru dans "1122 - supplément  
"Mai hors saison" - 1979 -

D'étranges soleils hantent les grèves, qui parlent d'absence, de rêves fous, de dérision. Quelques solitaires y épinglent leurs poèmes sur le bleu du ciel et font de leurs errances un regard sur le monde. Tout empreint des effluves d'étreintes passagères, fardées de nuit, auréolées de brume, Alain Jégou mène son blues — celui de femmes au « parfum d'étoiles » — jusqu'à ces bouts du monde « où s'empêtrent les réverbères ». Et si les sens sont des « hublots » qui nous regardent vivre, les poèmes d'Alain Jégou les intensifient à plaisir. Une zone de cœur, quelque chose de triste et de blagueur à la fois, s'y dessine ; où l'on s'arrête pour donner un coup de chapeau à Francis Giauque, comme à un frère rencontré en chemin, où on lève son verre au poète des *Amours jaunes*. Sans retenue, mais aussi avec beaucoup de tendresse, sont dits les cris et les soubresauts qui nous agitent du fond d'une très vieille mémoire, empoissée d'embruns et du poids de ce corps qui tangué à sa façon. Le ravage subtil des jours. Écriture crispée et ouverte, tout à ce qui épure — comme ces appels qu'échangent entre eux les oiseaux de mer. Beaucoup de nuits aussi qui renvoient au silence, parmi « un néant giratoire », à l'ombre des brisants. La beauté de certaines images vient de l'affrontement qu'elles portent en elles et traduisent, dans leur apparent désordre, le refus de dire « oui » trop vite à la mort, alors même qu'elle nous joue ses plus beaux numéros. Prescience d'un rituel immuable. Volonté affirmée d'être un survivant — jusque dans « le coma bleuté des apparences ».

Jean-Pierre Begot

(préface à Alain Jégou, *Comme du vivant d'écume*,  
La Digitale, 1995)

BÉAKOAK,  
REVUE BUISSONNIÈRE ANIMÉE PAR  
GWENN AUDIC & JEAN-CLAUDE LEROY. CE  
N°3 A ÉTÉ CONFÉ À JACQUES JOSSE QUI PROPOSE  
CE DOSSIER EN HOMMAGE À SON AMI, LE POÈTE ALAIN  
JÉGOU, DISPARU IL Y A 10 ANS.  
LES DESSINS « NAVAJO » QUI APPARAISSENT EN CERTAINES  
PAGES ON ÉTÉ VOLÉES À LA COUVERTURE CONCOCTÉE PAR  
GEORGES LE BAYON POUR LE LIVRE PAROLES DE SABLE.  
REMERCIEMENTS À MARIE-PAULE JÉGOU, À GEORGES LE BAYON  
(POUR LES PHOTOS AUSSI !), À BENOÎT DELAUNE. CET ENSEMBLE A BIEN  
VOULU NAÎTRE AU PRINTEMPS 2023, À RENNES (35), FRANCE.

BÉAKOAK,  
C/O J-C LEROY  
6, SQUARE CHRISTIAN DUTERTRE  
APPT III  
35200 RENNES.

